

El. 8° Y

RENÉ ESCUDIÉ

8995

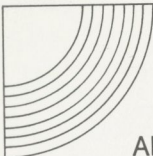
(10)

Sanarin



NATHAN/ARC-EN-CIEL

49



ARC-EN-CIEL

EL 80Y

8995

(10)

Collection dirigée par Isabelle Jan

Collection Arc-en-Ciel

Jean-François Bladé
10 CONTES DE LOUPS

Anne-Marie Chapouton
JANUS LE CHAT DES BOIS

Sid Fleischman
INCROYABLES AVENTURES
DE MISTER MAC MIFFIC

Claude Morand
PHIL ET LE CROCODILE

Catherine Storr
ROBIN

François Sautereau
LE ROI SANS ARMES

René Escudié
SANARIN

Michael Bond
CHARLOTTE PARLOTTE

Christianna Brand
CHERE MATHILDA

RENÉ ESCUDIÉ

Sanarin

*Illustrations
de Patrice Douenat*

Fernand Nathan

DL-05-09-1979-23393

Pour Cécile et Guillaume, pour Éric et Sylvie, pour Jérôme et Muriel

Pour Catherine, Françoise, Pierre, Christophe, Marianne, Claire, Ghislaine, Estelle, Pascale, Gaël, Garlonne, Léna, Nicolas, Florence, François, Stéphanie, Marine, Valérie, Frédéric, Bertrand, Julien, Hélène, Denis, Christine, Joël, Laetitia, Matthieu, Gilbert, Agnès, Brigitte, Jean-Marc, Yolande, Odile, Patricia, Marie, Philippe, Dédé, Titine, Juliette, Emmanuelle, Jean, Simon, Isabelle, Morgane, Boris, Olivier, Maguelonne, Frédérique, Vincent, Laurent, et pour tous les autres...



RENÉ ESCUDIÉ

*Il put enfin savoir ce qu'était
cet assemblage coloré qu'il avait
aperçu du sommet de la colline*



1

Sanarin rencontre Florinda

Sanarin entra dans la ville.

C'était un jeune garçon de quinze à seize ans, à peine sorti de l'enfance. Il était joliment vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise rouge vif, et il portait un grand sac de toile sur son épaule.

Il put enfin savoir ce qu'était cet assemblage coloré qu'il avait aperçu du sommet de la colline : un marché, dont les toiles de tente s'épalaient au soleil sur une immense place.

Et, au-dessus, se dressait un grand bâtiment qui ressemblait à un château. Mais les pierres n'avaient pas la douceur qu'ont les vieilles constructions patinées par le temps. C'était une masse énorme de béton sombre, avec de rares et maigres ouvertures barrées de grilles de fer. Rien n'avait été prévu pour la gaîté et pour la vie. C'était un bâtiment construit pour servir à quelque chose

et rien qu'à cela. Mais à quoi ? se demanda Sanarin.

Son entrée sur la place du marché l'empêcha de réfléchir plus longtemps à cette question. Il se trouva bientôt pris dans un tourbillon de bruits, d'odeurs et de couleurs qui le remplit de joie.

Il y avait là autour de lui une profusion de petits étals. Oh ! Pas de grands étalages, montagnes de marchandises mortes sous leur cellophane !

Non, ce n'étaient que des petits tas de fruits et de légumes protégés du soleil par des toiles de tente, des tréteaux supportant quelques poissons fraîchement pêchés qui frétilaient encore dans leurs lits de glace, des poules aux pattes liées et qui gisaient sur le sol, ébouriffées, au pied des marchandes.

Et Sanarin marchait joyeux au milieu de tous les cris, de tous les appels, de tous les chants, lorsque, soudain surpris, il s'arrêta.

Dans un des coins de la place, une jeune fille de son âge attendait, mélancolique. Elle était pourtant si jolie à regarder, avec ses boucles brunes et ses grands yeux noirs, toute frêle et toute timide ! Elle était assise à même le sol avec, bien rangés dans une toile, devant ses genoux, un petit tas de pommes de terre soigneusement lavées et luisantes, des choux-fleurs blancs comme des gâteaux à la crème et une pyramide de minuscules oranges.

Sanarin l'observa attentivement. Il se rendit parfaitement compte que la voix de la jeune fille était beaucoup trop faible au milieu des grosses

voix des marchands, ses voisins, et qu'elle n'arrivait pas à attirer la clientèle.

Deux jolies larmes apparurent au bord de ses paupières, toutes prêtes à jaillir de la bordure des cils mouvants.

Sanarin n'y tint plus. Il ne fit qu'un bond jusqu'à elle et lui fit une grande révérence comique.

« Bonjour, belle marchande ! Ne sois plus triste. Je veux bien être ton client.

— C'est vrai ? demanda la petite marchande en s'essuyant prestement les yeux.

— Oui, c'est vrai. Aussi vrai que je ne mens jamais. C'est mon nom, d'ailleurs. Je me nomme Sanarin-Qui-Ne-Ment-Jamais. Et toi ?

— Je m'appelle Florinda...

— Florinda ! Quel joli nom ! On dirait un nom de nuage ! »

Florinda éclata de rire :

« Mais, Sanarin, les nuages n'ont pas de nom !

— Si, les nuages ont de très beaux noms, ils ont les noms que je leur donne. Regarde ! Regarde celui-là, là-haut, très haut, je vais l'appeler... Gros-Poussif ! N'est-ce pas bien inventé ? Regarde comme il est gros et lent et comme il se fait rattraper par tous les petits ! »

Florinda regarda le nuage Gros-Poussif et se mit à rire et à taper dans ses mains :

« Gros-Poussif ! Gros-Poussif ! C'est tout à fait cela ! Et celui-ci, comment le nommeras-tu ? Il est long comme une liane.

— Je l'appellerai Long-Comme-Une-Liane, dit

Sanarin. Et c'est un très beau nom puisque c'est toi qui l'as trouvé. »

Et Florinda se mit à rire, à rire ! Et son rire était si beau et si clair que Sanarin pensa soudain qu'un aussi joli rire devait avoir un nom. Alors, pour lui tout seul, en un recoin secret de son cœur, il l'appela Le-Rire-De-l'Eau-Qui-Court.

« Qui es-tu, Sanarin ? » demanda la jeune fille quand son rire se fut éteint.

— Belle jeune fille au nom de nuage, je suis Sanarin, Sanarin-Qui-Ne-Ment-Jamais. Je viens de loin, de très loin par-delà la montagne et je veux être comédien. Tu comprends, dans mon village, ce n'était pas possible, il n'y a que sept habitants : ma grand-mère, la famille Issartel et le vieux berger César. Je ne compte pas les chèvres, les moutons, les chiens ni les chats, ni les truites du ruisseau. »

Et tout en racontant sa vie à la jolie marchande, il revoyait toute son enfance dans la montagne, ses courses sur les crêtes avec le berger César, ses pêches dans le ruisseau.

Ah ! Il serait bien resté chez lui, Sanarin. Mais voilà qu'un jour, un petit cirque était passé. Un tout petit cirque avec une seule roulotte tirée par un poney qui, plus tard, jouait lui aussi son rôle dans le spectacle.

La roulotte s'était arrêtée sur la minuscule place du village et toute une famille en était sortie. Il y avait là le père et ses grandes moustaches rouges, la mère aux longs cheveux noirs, et deux enfants qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Avec des cordes, ils avaient tracé un cercle et y avaient déroulé un tapis usé. Puis l'homme aux grandes moustaches rouges avait battu du tambour.

Et Sanarin avait tout vu. Tout. Les tours de jongleur du fils. Les acrobaties de la fille. Il avait ri en voyant le père jouer les clowns avec le poney si bien dressé qu'il semblait humain. Et il avait rêvé, bouche bée, devant les tours de magie de la mère.

Le lendemain, le petit cirque était reparti sur le chemin, laissant dans le cœur de six des habitants du village un peu de joie.

Mais il avait laissé dans le cœur du septième une empreinte tellement forte qu'elle ne s'effacerait jamais. Et Sanarin avait décidé qu'il serait comédien.

Il s'était donc entraîné tout seul, recommençant les tours qu'il avait vus, en inventant de nouveaux, cherchant ce qui serait le plus difficile et le plus beau. Il avait appris la Petite Cabriole, la Moyenne Cabriole et la Grande Cabriole... Non, la Grande Cabriole, il ne savait pas encore très bien la faire et parfois il retombait sur la tête et cela lui faisait mal.

Mais quand il eut montré plusieurs fois ses tours aux habitants de son village, il sentit bien qu'il lui faudrait partir trouver un autre public dans la grande ville dont il avait entendu parler mais qu'il ne connaissait pas. Sa grand-mère lui avait préparé son sac, y avait glissé quelques-uns de ces fromages de chèvre tout secs et tout ridés qu'il aimait tant et un peu d'argent pour ses besoins de voyage. Elle l'avait ensuite embrassé, lui avait fait promettre de lui écrire souvent et de revenir la voir de temps en